

# Mémoires intimes

## MON CANTON

### IV

Jusqu'ici je n'ai essayé de peindre que la physionomie de mon canton, en été ; il avait cependant son cachet d'hiver aussi.

La haute falaise, qui le dominait et se dressait derrière lui comme un décor de fond, était presque partout boisée du haut en bas, mais elle présentait par-ci par-là certaines coulées à nu dont le voisinage devenait quelquefois dangereux dans la saison des neiges.

Au sommet de ces coulées, le tourbillon neigeux, poussé par le revolin des rafales, amoncelait d'immenses volutes menaçantes ; et quand le poids de celles-ci devenait trop lourd, la masse en surplomb se détachait soudain, et l'avalanche roulait jusqu'en bas avec un bruit de tonnerre, et parfois avec des effets désastreux. Cela s'appelait un *déboûlis*, et rien n'était plus redouté.

Une fois — un dimanche matin — les passants qui allaient à la messe trouvèrent six personnes de la même famille ensevelies sous la neige et les décombres de leur maison.

Une autre fois, ce fut un enfant de deux ans qu'on trouva sans vie sous une épaisseur de quinze pieds de neige. On racontait à ce sujet toute une légende macabre.

Il y avait une de ces coulées à quelque cinq cents pieds de chez mon père. Trouvant le terrain moins cher à cet endroit, un nommé Narcisse Bégin était venu s'y construire une maison, en se moquant des avertissements.

Le premier hiver qu'il y passa avec sa femme et ses deux enfants lui coûta cher.

Une nuit, par une de ces rudes tourmentes neigeuses si communes dans la région de Québec, nous fûmes éveillés en sursaut par un fracas épouvantable.

— Mon Dieu ! s'écria mon père, ayez pitié des pauvres gens !

Et pendant que le reste de la maisonnée se mettait en prière, mon père, accompagné de ce frère d'adoption dont j'ai parlé précédemment, partait, armé de pelles, pour secourir le pauvre voisin.

La maison n'était pas démolie, mais elle avait reculé de dix pieds ; les fenêtres étaient enfoncées, et la malheureuse famille se débattait sous les monceaux de neige qui avaient envahi tout l'intérieur, renversé le poêle et bousculé pêle-mêle meubles, lits, couchettes et berceaux.

La maison fut reconstruite, mais je n'ai pas besoin de dire que ce fut un peu plus loin.

L'hiver nous amenait une industrie spéciale dans notre canton : celles des canotiers passeurs, faisant le trajet entre Québec et Lévis à travers les glaces flottantes.

J'ai décrit ailleurs ce mode de navigation dans lequel les canotiers de Lévis faisaient preuve d'un grand courage et d'une grande habileté, car le métier avait ses difficultés et même ses périls.

Les canotiers de notre canton faisaient concurrence à ceux du *Passage*, c'est-à-dire à ceux dont les quartiers se trouvaient en droite ligne vis-à-vis Québec. Ils se divisaient, en outre, en deux familles — ou en deux camps si vous aimez mieux — qui se faisaient une concurrence encore plus acharnée l'une à l'autre.

C'étaient les Lemieux et les Saint-Laurent. Les Capulets et les Montéguts du canot.

Et le plus curieux, c'est que toute la population prenait part à cette rivalité. Tous étaient des Saint-Laurents ou des Lemieux — les femmes comme les hommes — même les individus qui ne traversaient pas le fleuve de l'hiver.

Pas besoin de dire si, partageant les sympathies de leurs parents, les enfants avaient aussi chacun leur parti. D'autant plus que, chez eux, l'interven-

tion n'était pas simplement platonique : elle amenait de l'eau au moulin — c'est-à-dire qu'ils recrutaient des passagers.

Voici comment nous nous y prenions — car moi aussi j'étais dans les rangs.

Pour aller vendre leurs denrées sur le marché de Québec, les cultivateurs du comté de Lotbinière devaient nécessairement passer par nos endroits. Il s'agissait de les saisir au passage et de les convaincre.

Nous avions de part et d'autres des arguments qui nous semblaient irrésistibles, mais qui n'avaient pas l'air de faire un bien grand effet sur les esprits. En général, c'étaient plutôt les manières insinuant et les bonnes grâces de l'avocat qui l'emportaient — tantôt pour les Lemieux, tantôt pour les Saint-Laurent.

Le marché conclu, nous montions en voiture à côté du client, et nous l'amenions au bercaïl, avec autant et plus de satisfaction qu'un général qui vient de gagner sa première bataille.

Nous allions ainsi quelquefois très loin au-devant des trainaux chargés de porcs, de volailles, de pommes de terre ou de sucre d'érable ; mais les pas ne nous coûtaient point quand il s'agissait de faire triompher la bonne cause.

Combien de grands enfants de nos jours gaspillent encore plus de zèle et d'énergie en faveur de causes guère plus importantes ! Enfants grands et petits, chacun sa lubie, chacun son hochet, chacun sa marotte ! Ne rions pas trop les uns des autres.

A propos d'hivers, certaines gens prétendent que ceux-ci n'étaient pas plus rigoureux alors qu'ils ne le sont aujourd'hui. Je ne partage point leur opinion : les hivers d'il y a cinquante ans étaient plus beaux, parce qu'ils étaient plus secs ; mais ils étaient certainement beaucoup plus froids.

Une année — c'était, je crois, en 1847 — nous eûmes une grosse pluie, de Noël au jour de l'An. Or le fait était tellement insolite, que j'ai entendu des vieux dire que cela s'était déjà vu, que leurs grands-pères avaient eux aussi vu de la pluie en hiver. Qu'on songe maintenant que la pluie en hiver n'a rien de plus étonnant pour nous que le tonnerre en été !

Et les glaces du fleuve donc ! et les débâcles du printemps !

Souvent le flux et le reflux roulaient les banquises à pleins bords, d'une rive à l'autre.

Cela me rappelle une chose tragique.

Un soir, à la brune, une rumeur avait couru : on avait, disait-on, aperçu un homme seul sur la glace flottante, emporté par la marée.

Le froid était très vif, la nuit noire, le courant impétueux, et les glaces se heurtaient, se refoulaient, se culbutaient au large avec un bruit sinistre.

Vers dix heures un homme entra chez nous :

— On l'entend, dit-il, écoutez ! . . .

Nous sortîmes, et en effet, parmi la grande rumeur du fleuve et les lamentations du vent dans la falaise, nous entendîmes des cris de détresse à nous figer le sang dans les veines.

J'ai encore dans l'oreille cet appel désespéré qui allait en s'affaiblissant dans le lointain, à mesure que le courant entraînait le malheureux.

Nous nous jetâmes à genoux, et nous dîmes le cha-pelet pour celui qui allait mourir.

C'était un homme de Saint-Gilles, un Irlandais pris de boisson, qui, arrivé sur le bord du fleuve à New-Liverpool et trouvant la glace étale, avait cru prendre le chemin le plus court pour se rendre à Québec. Le flot le ramenait vers son point de départ. Jamais nous ne sûmes ce que l'infortuné était devenu.

Mais si le fleuve déchaîné était terrible, il devenait bien paisible et bien beau, lorsque sa carapace de glace le tenait prisonnier — lorsque "le pont était pris", suivant l'expression locale ; surtout lorsque les

banquises, solidifiées du côté de Saint-Nicolas, laissaient la surface polie du grand fleuve se geler en une immense lame de glace vive.

Alors c'était plaisir à voir les escouades de patineurs, les bateaux à patins, les chevaux trotteurs et les brillants équipages rayer en tous sens la nappe miroitante, au son des grelots retentissants.

Ils étaient énormes les grelots de l'époque. Ils pesaient, rangés par ordre de grosseur, à une courroie bouclée autour du cou du cheval. J'en ai vu qui avaient bien trois pouces de diamètre ; petits et gros s'harmonisaient ensemble, et sonnaient comme un carillon de cathédrale.

Que voulez-vous, c'était la mode. Et il y en avait bien d'autres modes d'hiver encore plus excentriques que celle-là, à cette époque de mon enfance.

Les immenses manchons en peau d'ours de nos grand-mères avaient fait leur temps ; des boas comme ma jambe, et qui traînaient par terre, nous avaient succédé.

On était loin des chapeaux coquets d'aujourd'hui. Nous ne connaissions encore que la *thérèse*, la plus gracieuse enveloppe dont la mode ait jamais fait usage pour défigurer cette créature du bon Dieu qu'on appelle la femme.

Mais c'était la coiffure orthodoxe ; quand la mode féminine s'avisait de porter des *casques*, cela fut détesté du haut de la chaire.

Les hommes, eux, portaient des queues de vison, de martre ou de renards sur leurs bonnets de fourrure.

Vous voyez d'ici cette queue de bête se jodelant de côté et d'autre à chaque mouvement de celui qui la portait. Que les modes sont donc parfois stupides !

On rapporte qu'un curé d'esprit, qui aimait les choses à leur place, disait un jour à ce propos :

— Mes frères, croyez-moi, si le bon Dieu avait voulu vous faire porter des queues, ce n'est pas sur la tête qu'il vous les aurait mises.

Mais s'il y avait des modes ridicules, elles se réalisaient par certaines coutumes traditionnelles qui avaient un côté social bien charmant.

Ainsi, quand il se tuait un porc dans notre canton — ce qui arrivait principalement dans le temps des fêtes — quand on "faisait boucherie", suivant l'expression du temps, on envoyait invariablement

aux amis particuliers et aux plus près voisins, un plat de saucisses, quelques boudins, une flèche de porc, une échinée — un *soc* dans le langage du pays — ou toute autre pièce de choix, toujours bien reçue, à charge de revanche.

Chacun son goût, mais moi je trouve ces vieilles mœurs-là délicieuses.

Et puis il y avait les *fricots*.

Le fricot était un repas prié que les gens à l'aise offraient à leurs amis, gogailles somptueuses, véritables régales de sardanapales, où les tables croulaient sous l'abondance des mets, et dont les rogatons pouvaient nourrir dix familles pour le reste de l'hiver.

Car ils festoyaient ferme nos compatriotes du temps.

Et entre deux trinquées, on chantait les vieilles chansons de France.

C'est dans un de ces fricrets que j'ai entendu pour la première fois : *Charmante Gabrielle* — *La mer m'attend* — *Un vieux marin* — *Te souviens-tu ?* disait un capitaine — et enfin ce résumé populaire de la légende napoléonienne :

Avant de quitter le rivage  
Où dort pour jamais le héros,  
Bertrand sur le rocher sauvage  
A sa tombe adresse ces mots :  
— C'est donc là que le roi du monde  
A vu ses beaux jours se flétrir !  
Sur un roc au milieu de l'onde  
Le destin le force à périr.  
Ah ! donnons-lui, compagnons de sa gloire,  
Seulement une larme, un regret par victoire,  
Et plus que lui jamais Français  
N'aura coûté de pleurs et de regrets !

Vers exécrables si l'on veut, mais comme on les débitait d'un gosier enthousiaste !

Il va sans dire que ceux qui avaient été invités à un fricot étaient tenus de faire fricoter les autres à leur tour.